

Synthèse des Journées sur la Pratique Mars 2003

« Avons-nous changé » ?

Table ronde

Les intervenants

A gauche pour la salle

- Solange Lapeyrière, consultante, Nuance ergonomie.
- François Hubault, professeur, directeur du DESS ergonomie de paris 1
- François Guérin, directeur adjoint de l'ANACT
- Marie-Christine Le Port, responsable des consultants chez AKIA

A droite pour la salle

- M. Leplat, professeur émérite
- Jean-Claude Spérandio, professeur, directeur du DESS ergonomie paris V,
- François Daniellou ; professeur, directeur du DESS ergonomie Bordeaux 2
- François Jeffroy, président de la SELF.

Et l'animateur

- Damien Huyghe, consultant, ergonomiste associé de Idénéa ergonomie.

Que retenir de la table ronde (le point de vue de l'animateur) :

Contrairement aux autres journées de Bordeaux, celles-ci ne finissent pas par un « fil rouge » mais par une « table ronde » : une discussion à plusieurs voix qui se veut être un point de synthèse et un élargissement possible des discussions engagées par l'ensemble des présents dans les débats précédents... enjeu difficile à tenir comme on peut l'imaginer et vous jugerez dans ce qui suit de la réussite ou non de cet objectif.

Ce que je peux en dire, de mon point de vue d'animateur, tient en quelques lignes :

- **deux niveaux de discussion** se sont installés pendant cette discussion : le premier entre les participants sur **le devenir de la profession** avec des engagements forts sur les actions communes ou la volonté de créer des synergies, le deuxième en lien avec les plus jeunes qui ont plusieurs fois demandé (par l'intermédiaire du SVP) que la table ronde réponde à **des problèmes plus « pratiques »**. On a ainsi pu observer des va et vient entre des réponses sur les grandes orientations de la profession dans les 5 ans et des réponses sur des questionnements relatifs à, par exemple, « quand sait-on qu'on est un ergonomiste ? »
- L'interaction avec la salle avait lieu seulement via des questions écrites, ce qui dans un premier temps me posait problème et que finalement, je regarde avec un œil différent aujourd'hui (quelques mois se sont écoulés) : si nous avons effectivement perdu en spontanéité et en confrontation entre ancienne et nouvelle génération, le filtre de l'écrit a permis que les discutants positionnent plus sereinement leur point de vue sur les enjeux de la profession, ce qui semble avoir été plus intéressant pour la tranche des ergonomistes de 3 à 10 ans d'expérience.
- la forme était surprenante puisque tous les membres de la table ronde m'ont laissé seul sur l'estrade et ont monopolisé les 4 premiers rangs pour pouvoir faire face à la salle,

en se répartissant de part et d'autre de la salle (gauche et droite). Ce positionnement m'a obligé à être plus présent dans le débat dans un mode plus proche du journaliste animateur (métier que je ne connais pas) que de celui de l'animateur traditionnel de table ronde.

Damien Huyghe

Au cours des 3 jours de ces journées 2003, les participants ont fait passé 33 questions ; ces questions reprennent évidemment les débats des trois jours, et ont pour certaines eu une réponse à l'occasion des interventions des trois jours. Plusieurs fois pendant les journées, nous avons collectivement mis fin aux discussions en disant « on en parle à la table ronde ». Espérons que cette discussion aura répondu à cette attente.

Pourquoi suis-je ici ? [...] *Cela fait dix ans que je suis ergonomiste, puisque j'ai commencé mon DESS en 93/94 à Lyon 2 et que j'ai traversé rapidement, un peu trop rapidement à mon goût les dix années, les dix premières.*

Comment ça s'est passé ? *En gros, deux ans et demi de galère de CDD et de chômage alternés, ensuite trois ans d'indépendant. Et puis je me suis associé en 2000 avec mon meilleur ami, qui est aussi celui qui m'a amené à l'ergonomie : Stéphane Denis [...]*

Qu'est-ce qui fait que je suis toujours ergonomiste au bout de 10 ans ? *Plusieurs choses mais moi j'en retiendrai une : en Rhône-Alpes, nous avons le GERRA (groupement ergonomie Rhône Alpes) qui a fortement contribué, à mon avis, au fait que je ne suis pas allé droit dans le mur en sortant jeune ergonomiste [...] je tenais aussi à parler du fait que dans mon parcours professionnel, j'ai eu trois « grands frères » qui sont :*

- *Michel Guy, ergonomiste aujourd'hui chez Aventis qui était mon maître de stage quand je suis sorti du DESS et qui m'a titillé pendant les cinq mois de mon stage.*
- *Pascal Josse, responsable des ergonomistes chez CIDECOS et Thierry Morlet, consultant indépendant, ANCOE, qui, dans le cadre du GERRA, étaient deux « coachs » à qui j'ai pu téléphoner à chaque fois que j'avais une proposition qui me posait question, c'est-à-dire pratiquement toutes mes propositions dans les premières années.*

Voilà, j'en ai fini avec mon petit bout d'histoire...

Les questions

1^{er} thème : un modèle unique d'intervention contre une pluralité de réalités ?

Damien Huyghe

On a souvent l'impression qu'en ergonomie il n'y aurait qu'un seul modèle d'intervention, qu'on nous aurait appris sur les bancs de la fac alors que lorsqu'on écoute ce que nous disent les uns et les autres, il y a plusieurs types, plusieurs styles, il y a des raccourcis... (Question évoquée et qui a déjà été traitée toute à l'heure en tout cas par François Jeffroy),

- *Que fait-on de cette diversité des styles ?*
- *Comment fait-on du côté de la recherche pour mieux formaliser ces différents styles pour traiter les différents types d'intervention ?*

- *Côté formation, comment fait-on pour former les ergonomes à ces différents styles pour ne pas avoir une seule et belle intervention qu'on ne met jamais en œuvre ?*»

François Hubault

« Oui, pour engager la discussion, on pourrait peut-être faire une remarque de principe, [...] ça n'a jamais été facile nulle part et je crois que l'écart qu'il y a entre ce qui peut s'enseigner et ce que l'on va avoir à faire est aussi vieux que l'enseignement lui-même, donc il y a d'abord à prendre acte de ça.

Ca n'enlève rien à la responsabilité de l'enseignement bien sûr mais, il faut simplement assumer le fait que le passage à l'échelle 1 -je pense que les ergonomes peuvent comprendre ça- est toujours une épreuve qui renvoie à ce qui s'est passé avant dans des limites qu'on ne découvre qu'après.

Ceci étant posé, je pense qu'**il n'est pas vrai qu'on enseigne qu'il n'y a qu'un modèle**, je ne crois pas. Peut-être peut-on croire, quand on est dans un endroit qu'il n'y a qu'un modèle : celui de l'endroit. A mon avis, si c'est ça, c'est que l'endroit est quand même un peu court. Normalement, dans les endroits où les enseignements se font, on donne au moins connaissance du fait que il n'y a pas qu'une façon de faire de l'ergonomie, il n'y a pas qu'un modèle en ergonomie. Et je dirai, dans les bons endroits, on fait même en sorte qu'on rencontre et qu'on **accède à la réalité physique de cette différence à travers des gens qui pratiquent différemment**.

Je crois donc qu'il n'est pas exact d'installer l'idée que vous passeriez -je parle ici aux plus jeunes- d'un enseignement qui ne renverrait qu'à une manière de jouer et puis à des pratiques où vous seriez confrontés à plus de complexité.

Je pense que la difficulté n'est pas là. **La difficulté est de savoir ce qu'on fait de cette diversité**. Et le risque, je parle pour moi en premier chef, Paris I, la difficulté c'est d'éviter de folkloriser la différence, c'est-à-dire simplement de faire que dans un enseignement se succèdent des gens qui sont différents mais dont on ne fait que constater la différence sans la travailler.

L'enjeu de formation -c'est ce qu'on essaie de faire mais c'est difficile- est d'essayer de donner des clefs et donner du sens à cette différence [...] c'est l'enjeu de formation. Je pense qu'on y arrive rarement parce que le répertoire de ces différences, le répertoire de ces distinctions n'est pas fait.

On peut faire à partir de là plein de reproches à des tas d'endroits dont ce serait le rôle, la SELF par exemple, de ne pas le faire assez, parce qu'évidemment on voit très bien toutes les raisons qui vont faire que chacun, je commence par moi, qui va de manière prudente dans le risque qu'il peut prendre d'exposer sa singularité et donc de se ramasser toutes les critiques des autres qui feraient bloc juste à cette occasion.

Je voudrais juste ajouter un point, parce que je suis parti trop loin, c'est ce point là : **faire en sorte que cette distinction soit travaillée**. Je pense que c'est l'enjeu des réseaux, c'est l'enjeu des collectifs professionnels que d'animer cette différence pour peu qu'à ce moment là, ils ne fassent pas la collecte des membres sur un caractère trop cloné. »

François Daniellou

« Il y a aussi des images de sectarismes qui ne sont historiquement pas vraies. Par exemple, Wisner était effectivement sectaire sur un très grand nombre de points, mais sur ce point particulier, je me souviens parfaitement de cours où il enseignait l'usage des grilles par exemple, évidemment en présentant les avantages et les inconvénients, mais la diversité des méthodes. Et **Wisner** était un apôtre très fréquent du fait que **suivant les**

situations on allait utiliser des méthodes différentes, l'enjeu étant d'être clair sur quel problème on voulait traiter et qu'évidemment il fallait adapter les méthodes au problème. Mais **jamais Wisner n'a défendu l'idée d'une unicité des méthodes**, au contraire. Je dirai même beaucoup moins que son environnement immédiat ».

2^{ème} thème : Où se situent les ergonomes face à la santé ?

Damien Huyghe

Autre thème, la santé et le travail, thème qui est largement revenu durant les débats.

Est-ce que nous allons, comme profession; vers plus de santé dans nos propos ? Est-ce que nous allons nous positionner clairement sur la santé ou non ? Est-ce que c'est une option qui se dessine dans la profession ? Est-ce qu'il est souhaitable d'y aller ? Est-ce qu'on va pouvoir continuer à parler de santé sans parler de souffrance ?

Comment les ergonomes sont ils préparés à entendre et à traiter cette souffrance ?

Quels sont les leviers à trouver dans les différentes instances institutionnelles et gouvernementales pour arriver à faire émerger cette question-là si on choisit d'y aller ? ».

François Jeffroy

« Moi ce que j'ai envie de redire c'est que la question que tu poses, la manière d'y répondre dépend de l'endroit où on fait de l'ergonomie. Il me semble qu'on ne peut pas y répondre dans l'absolu. Les questions de santé, les questions d'efficacité, de toute façon il faut y aller car sinon, on ne fait plus d'ergonomie pour moi. L'ergonomie c'est précisément dans la mise en tension des critères d'efficacité et de santé, si on perd l'un OU l'autre... »

Il me semble qu'on pourrait aussi avoir une position de repli qui pourrait être de camper trop sur l'approche santé et de perdre l'idée que l'efficacité de l'entreprise est aussi importante ou l'efficacité du fonctionnement global - cf les interventions de ce matin sur les services - . Bien souvent aujourd'hui, nous avons des tierces acteurs qui sont les citoyens, par exemple dans les industries à risques. C'est vrai que réduire la question de santé et d'efficacité juste à un débat entre direction d'entreprise et opérateurs c'est trop simple. Dans la question des services, introduire l'utilisateur comme on l'a fait ce matin, ça transforme la manière de traiter les questions de santé et d'efficacité. »

François Guérin

« Moi, je reprendrai ce que je disais avant-hier, il me paraît évident que les questions de santé doivent être traitées par les ergonomes. Je crois que c'est indispensable et on voit bien que toutes les enquêtes, malgré tous les discours, révèlent quand même une dégradation, sinon de la santé, du moins de la représentation que les salariés ont de leur état de santé. C'est quelque chose qui se confirme d'enquête en enquête, même si les sujets évoluent au cours du temps. C'est une constante. Il me semble que c'est une question qui peut se traiter efficacement par les ergonomes [...]

A part les actions conduites par les organisations syndicales, par les représentants du personnel dans les différentes instances, c'est la capacité de l'ergonome à mettre sur la place publique le débat de la santé, de faire en sorte que de la souffrance individuelle on passe aux questions plus collectives du travail, qui est importante. Nous savons bien que l'action la plus efficace sur les questions de santé passera par une action sur ce qui contribue à sa dégradation et en particulier tout ce qui concerne l'organisation du travail.

Moi c'est ça ce que je peux dire sur la santé, [...] je crois que c'est vraiment l'action collective qui peut contribuer à ce que le sujet devienne un sujet que chaque ergonome puisse traiter dans ses actions.

Je voulais juste revenir sur ce que François Daniellou disait sur la question précédente. Je me souviens chez Wisner, on avait l'idée, peut-être pas du modèle, mais de l'intervention idéale. Je crois que ça rejoint un peu cette question. Wisner nous rappelait systématiquement à l'ordre sur les méthodes « quick and dirty » en disant « finalement, vous pouvez avoir cet idéal en termes de modèle ou d'intervention mais soyez en capacité d'utiliser l'outillage le plus pertinent à la situation dans laquelle vous vous trouvez ». Ça, je crois que c'est très important.

Ça peut conduire à des déceptions : celle de conduire une intervention et de se dire que finalement cette intervention n'est pas géniale par rapport au modèle idéal. Oui, mais **l'intervention est aussi adaptée à la situation très particulière** dans laquelle vous intervenez et je crois que les victoires locales, il faut les valoriser et surtout quand on débute. **Il faut que vous puissiez valoriser ces victoires locales** par rapport à l'idée que vous avez de l'intervention que vous devriez réaliser. »

Damien Huyghe

[...] « Dans les premières années, la corde de rappel que constitue ce modèle unique est fort, c'est bien ça qui guide les premières interventions, on se dit qu'on se réfère à un cadre qui est celui-là. »

François Daniellou

« Oui, sur la question de **la santé** je ne suis pas sûr que la question soit tellement s'il faut s'en occuper ou pas, je pense qu'on serait assez vite d'accord sur le fait que la question est de savoir **combien de temps on va être capable de s'en occuper**. Il n'y a plus un prof d'ergonomie qui soit médecin, il n'y a plus d'endroit où on fait de la recherche sur la santé au travail dans le milieu universitaire -il y en a encore à l'INRS avec les problèmes que ça pose-. Nous avons eu la chance d'avoir Yves Roquelaure qui a fait un exposé particulièrement brillant mardi, mais bon c'est Yves Roquelaure, ça fait une personne et par ailleurs, il n'est pas encore prof.

On est en situation de ne bientôt plus savoir enseigner les questions de santé au travail et j'ai dit en introduction que ça n'est pas seulement dans le domaine de la physiologie du travail, c'est aussi vrai dans le champ de la toxicologie et dans beaucoup d'autres domaines de la santé au travail.

La question n'est donc pas de discuter entre nous indéfiniment sur est-ce qu'il faut s'occuper de santé ou pas ; la question est « que fait-on dans les deux ans qui viennent pour que se re-développent en France des recherches sur la santé au travail ? ». Nicole Vezina a aussi tendu des perches sur ce qui pouvait être en jeu. Si on ne le fait pas, et bien il est évident que ce qui s'enseignera dans les DESS d'ergonomie, ce sera seulement la psychologie cognitive parce que là il y a des forces, là des connaissances se développent. Evidemment, je n'ai rien contre le fait que les connaissances se développent en psychologie cognitive, c'est très important. Mais si personne ne fait nulle part des recherches sur la fatigue statique et bien on n'en enseignera plus.

Je le dis gentiment depuis trois ou quatre ans dans différentes instances, je l'ai dit pas gentiment mercredi matin, mais on est dans une situation d'urgence, de mobilisation coordonnée nécessaire des différentes composantes de la discipline et de la profession pour inverser la tendance. Bien sur, il y a des facteurs favorables, je ne dis pas que tout est noir,

mais on est en situation de crise grave de ce point de vue là, du point de vue de la question du rapport à la santé. »

3ème thème : quels leviers d'actions pour la profession ?

Damien Huyghe

« ... une autre thématique qu'on voit revenir souvent dans les questions : Aujourd'hui, nous avons la SELF, le SNCE, ARTEE, les associations régionales, nous avons un certain nombre de gens (plus de 3000) formés à l'ergonomie et qui sont dans divers endroits de la France dans des métiers complètement différents. Forts de cette communauté de vue, quels sont les leviers d'action de la profession ? Quand commenceront nous à faire quelque chose en synergie ? »

François Jeffroy

« Par rapport à la question du rôle de la SELF, il faut aussi voir d'où vient la SELF et réfléchir à où elle va. Il me semble que pendant un temps -c'est une vision très personnelle-, la SELF fonctionnait beaucoup autour de son congrès d'une part, et d'autre part elle était portée par des professeurs d'université en position forte institutionnellement. Finalement le caractère associatif de la SELF était faiblement développé, c'était une société savante et puis, je vais peut-être me tromper un peu mais dans la décennie 90, la SELF a commencé à évoluer.

Je vous cite juste un petit exemple : de mémoire, c'est autour des années 95 que dans l'assemblée générale annuelle le CA de la SELF a proposé un plan d'action pour l'année d'après. Avant, il n'y avait pas de programme d'action.

Il y a en ce moment cette mutation qui fait que la SELF voudrait devenir à la fois un outil de réflexion : le congrès de la SELF -sa visée n'est pas directement d'agir mais de faire échanger les gens- et éventuellement de faire émerger des questions et de mettre en visibilité des questions. L'objectif de la SELF n'est pas d'aller auprès du ministère du travail, ça c'est autre chose. Par contre, nous sommes interpellés pour peser sur des débats d'actualité quand ces débats concernent la société de manière générale, par exemple l'évolution du système de prévention des risques professionnels où la SELF pour la première fois, me semble-t-il, [...] a diffusé une position publique sur cette question que j'espère vous avez tous lu. J'entends l'intervention de François Daniellou comme « que va-t-on faire ? » Tu as parlé de l'enseignement de la médecine du travail et ce qui concerne les effets sur la santé. A d'autres moments, François Daniellou nous interpelle sur les profs d'ergonomie, les postes de profs d'ergonomie, les forces sont très faibles quand on regarde le nombre de profs d'ergonomie qui existe en France, c'est vrai qu'il y a là de quoi se mobiliser. Pierre Rabardel a demandé aussi à rencontrer la SELF pour tirer la sonnette d'alarme sur ce qui se passe au CNRS actuellement. Il y a donc des problèmes à traiter.

Maintenant, ce qu'il faut bien voir c'est la mutation de la SELF en association, enfin, une association fonctionne avec des militants, avec des gens qui s'engagent et je dois dire qu'à la date d'aujourd'hui, il y a un écart considérable entre les débats sur lesquels nous devons intervenir, les points d'actions sur lesquels nous sommes attendus et les forces en présence : douze administrateurs avec quelques délégués. Nous essayons d'élargir, mais le fonctionnement actuel... il me semble qu'il faudra très prochainement, très rapidement engager une réflexion sur les moyens de la SELF. Personnellement, je suis persuadé que si on ne passe pas par une professionnalisation de certaines actions c'est-à-dire faire financer

des actions, des actions d'enquêtes, d'études sur les questions que l'on souhaite peser, avec nos petits bras, on n'y arrivera pas.

François Hubault

« Juste un élément de contre poids par rapport à ce qu'a dit François et que j'entends bien. Il me semble qu'on peut dire que la montée en puissance des questions TMS, des questions stress, des questions comme le harcèlement, par exemple, qui sont bien des questions aussi de santé mais que nous traitons de manière qui les démedicalise est une des manières dont l'ergonomie parle de la santé. C'est-à-dire qu'il me semble que justement dans ce que nous avons à faire, dans ce que nous faisons, nous sommes des agents de la démedicalisation de la question de la santé.

On croise à partir de là les problèmes qui sont affairants à la démedicalisation d'un certain nombre de thème et notamment les problèmes que ça pose au médecin du travail.

Je ne pense pas qu'on puisse dire que la santé est une question qui est complètement reculée chez nous. Elle s'est démedicalisée, c'est probable. La question du démaillage avec le médical reste entière : il y a là des points sur lesquels il faudrait revenir, mais en même temps, il ne faudrait pas qu'on ne se rende pas compte nous même de ce que nous produisons, qui est au contraire une régénération de la question de la santé, justement dans un lien consubstantiel à la posture ergonomique c'est-à-dire dans un lien avec la question de l'organisation et de l'efficacité des entreprises. Là-dessus, les ergonomes ont un regard complètement innovant. »

4^{ème} thème : les questions de conception nous entraînent-elles vers une spécialisation qui nous poussera hors de notre métier ?

Damien Huyghe

« Le champ de la conception a été abordé pendant les débats avec des questions sur le devenir de la profession notamment côté consultants. Qu'est-ce qu'on devient et comment est-ce qu'on travaille ? D'autres questions liées à l'élargissement des compétences « ergonome fourre-tout », « ergonome généraliste », « ergonome spécialisé ». Comment est-ce que dans l'appel d'air qui est fait côté conception, nous devenons ou non des bureaux d'étude comme les autres ? Comment est-ce vécu aujourd'hui ? Est-ce qu'on se noie dans la conception ? Est-ce qu'on arrive à s'en sortir ? Est-ce qu'on s'en éloigne ? Est-ce qu'on maintient notre niveau d'analyse de la demande, comment ça se passe ? »

Marie-Christine Le Port

« Je peux peut-être en parler un petit peu, effectivement, dans l'équipe, il y a des consultants un peu plus généralistes. Je pense que la spécialisation est inéluctable au fil des années. Elle ne l'est en aucun cas au départ, et je ne la conseille pas.

Au fil des années, nous ne travaillons plus du tout, ou presque plus, sur les aspects santé ; pas du tout sur le stress ; mais totalement en accompagnement de projet de modernisation et en IHM. Il y a donc chez moi, inévitablement, des gens qui sont très spécialisés. Certains diront qu'ils sont technos, je ne crois pas. Ce sont de vrais ergonomes bien qu'ils ne travaillent pas dans des sphères que nous avons largement évoquées ici. Ça c'était pour répondre à la première partie.

La deuxième partie : **la conception**. Lorsqu'on est jeune débutant dans la profession, travailler dans la conception est complexe parce qu'on n'a pas forcément les terrains de référence, parce qu'on n'a pas forcément la possibilité ou l'accès à l'analyse de l'activité,

par exemple quand on est autour d'une table avec des concepteurs. Mais, **nous avons** quand même **comme formidable atout nos outils méthodologiques et notre singularité** parce qu'elle existe vraiment sur ces aspects là. »

Damien Huyghe

« [...] cette question de la référence aux situations se pose aussi côté ergonomie de conception de produit qu'on n'a pas abordé ici, et puis côté informatique et interface. [...]»

Jean-Claude Spérandio

« Devenons nous des BE comme les autres ? Je ne sais pas, je ne suis pas forcément bien placé pour y répondre. Ça fait 40 ans que je fais de l'ergonomie et je n'ai fait que de l'ergonomie de conception à 95% en conception informatique, je n'ai pas en tête un cas qui serait de l'ergonomie de correction. Alors c'est un cas que je dirais particulier puisque ce n'est pas toute l'ergonomie.

Pourtant, c'est un cas pas si particulier que ça, quand on voit la place que l'informatique a jouée depuis quelques années, le nombre de demandes d'interventions dans ce secteur. Je crois que ce n'est pas pour rien que ça s'est développé.

Conception, correction... je crois qu'on a dit beaucoup là-dessus, il n'y a pas tellement de débat, on ne peut pas utiliser les mêmes méthodes en conception (moins centrée sur l'activité de l'existant) qu'en correction, ça tombe sous le sens; quand je dis moins centrée, ça ne veut pas dire pas centrée du tout, mais bon, il y a certaines difficultés.

En revanche, ce qui peut changer c'est **qu'en fonction de l'objet, de la taille des systèmes qui sont en cours de conception, ce ne sont pas les mêmes critères ergonomiques qui sont appliqués ou pris en compte.**

Pour revenir un peu sur le critère santé, nous avons opposé, et à mon sens à tort et de façon caricaturale, santé et efficacité. D'abord, il y a d'autres critères en ergonomie, il n'y a pas que ces deux là. Ne serait-ce que le critère sécurité. Nous, nous travaillons plus sur le critère sécurité que sur le critère santé sécurité. Il ne faut pas oublier, ce n'est pas mineur, qu'il y a quand même des usines qui explosent -les gens de Toulouse doivent s'en souvenir-, il y a à peu près une cinquantaine de crash avion par an, 8 000 morts sur les routes... je ne vais pas faire de statistiques mais enfin il n'y a pas que Santé d'une part -des gens qui seraient malades du travail- et d'autre part efficacité, il y a au moins la sécurité.

Sur ce plan, selon les objets que l'on traite en conception ou en correction, ce ne sont pas du tout les mêmes critères qui sont privilégiés, ce qui ne veut pas dire que c'est une autre ergonomie, une autre idéologie en quelque sorte, ou une autre religion ergonomique ; c'est le fait que l'application de notre discipline ne relève pas forcément d'un critère unique ou de deux critères mais de beaucoup d'autres.

Je voudrais quand même corriger un petit peu ce qu'à dit François [Daniellou], c'est vrai qu'il y a un déclin du critère santé, des recherches orientées là. Quand j'étais plus jeune, en particulier quand j'étais à la SELF, je me souviens d'une enquête qui avait été faite par Faverges dans laquelle on regardait quelle était l'origine, le sous métier des membres de la SELF : à la fin des années 60 c'était quand même les physiologistes et les médecins qui étaient majoritaires. Ensuite cette majorité s'est transformée, jusque dans les années soixante dix, ils étaient majoritaires. Puis ce sont les psychologues qui sont venus. On peut quand même s'interroger sur le pourquoi. Est-ce que c'était bien ou pas ? Est-ce que c'est

justifié ou pas ? A certains égards, c'est justifié qu'il y ait plus de gens qui font de l'ergonomie cognitive, puisqu'il y a plus de besoins, plus de demandes là dedans.

En revanche, pourquoi y aurait-il un déclin du côté santé ? Il faut aussi l'analyser. Est-ce parce que les ergonomes s'y intéressent moins qu'avant ? Peut-être, mais peut-être aussi que l'aspect santé est davantage pris en main par les médecins du travail eux-mêmes.

En 60-70, non seulement il y avait beaucoup de médecins à la SELF, mais il y avait aussi beaucoup de médecins du travail qui étaient ergonomes. Actuellement, je crois ces gens là font toujours de l'ergonomie mais peut-être différemment. Vont-ils à la SELF ? Peut-être pas, ce qui peut donner le sentiment de moins les voir. Il y a beaucoup d'ergonomes qui ne sont pas à la SELF aussi. Je crois que voir l'ergonomie au travers de la SELF c'est un prisme extraordinairement déformant.

Simplement une statistique de projection, pour ne parler que du DESS que je dirige qui en est à sa 26^{ème} année, il a eu 835 étudiants qui sont passés par ce DESS pour 700 diplômes délivrés. Sur les 700 diplômés, on en trouve à peu près un tiers qui sont dans l'ergonomie actuellement, un autre tiers fait de l'ergonomie de temps en temps (en partie des médecins, beaucoup d'ingénieurs et puis d'autres personnes qui font de l'ergonomie occasionnellement) et puis le troisième tiers, je ne sais pas ce qu'ils sont devenus, je n'en ai pas les traces, on ne les voit pas dans les congrès. Parmi ceux qui sont des ergonomes, une petite minorité seulement est à la SELF. Pourquoi ? Peut-être on peut se dire qu'ils sont ailleurs, il y a d'autres associations.

Bon, quand on va dans un congrès de médecine du travail, [...] on voit effectivement que le thème ergonomie, ou bien ce qui nourrit le thème ergonomie, est tout à fait présent. Moi ça ne me gêne pas trop que l'on voit un petit peu moins le critère santé traité par des ergonomes tant qu'il est traité par quelqu'un. Ce qui serait dommage, se serait que le problème de la santé au travail soit négligé et soit en déclin, ça se serait dommageable. Même le laboratoire, purement cognitif, où je suis, est quand même dans une institution qui s'appelle UFR biomédicale dans laquelle il y a physiologie, etc. La situation dans laquelle nous sommes ne me paraît pas aussi alarmiste que tu le dis. »

5^{ème} thème : Pourquoi l'ergonomie exprimée et montrée ne reflète-t-elle que partiellement la pratique des ergonomes ?

Damien Huyghe

« Pourquoi y a-t-il des champs de l'ergonomie qui ne sont pas visibles et exprimés en public. Pourquoi ne parle t-on jamais des échecs ? Nous sommes supposés être entre ergonomes dans les congrès et réunions d'ergonomes, mais le discours ne semble pas coller à la réalité du vécu des interventions (cf. Intervention de François Hubault sur la prise de risque face au collectif).

Pourquoi parle t-on aussi peu des petites interventions qui pourtant sont une majorité d'interventions pour nombre d'indépendants ? Pourquoi certains secteurs, comme tout ce qui touche au produit ne semble pas être en odeur de sainteté dans la communauté française ? Il y a aussi d'autres domaines qui semblent problématiques. Pourquoi n'en parle t-on pas ? Pourquoi aujourd'hui, quand on sait que Wisner a commencé sur la conception des automobiles, l'ergonomie de produit ou les petites interventions ne sont pas présentes dans le discours global. »

Solange Lapeyrière

« Parce que peut-être que les ergonomes font comme les opérateurs : ils bidouillent un peu et quand on bidouille un peu ils n'ont pas envie de l'étaler sur la table.

Non, c'était une réponse un peu provocatrice mais ça me permet de revenir sur la première question des méthodes, sur l'analyse de l'activité, la méthode unique. Je n'étais pas très à l'aise avec la réponse des professeurs de l'université parce que, moi cette question qui vient de la salle, je l'ai vécue fortement dans mon itinéraire d'ergonome, et maintenant je suis à l'aise avec. Mais je crois que c'est loin d'être clair et c'est peut-être aussi pour ça qu'il y a des choses qui ne sont pas trop étalées sur la table quand ça ne contribue pas au discours officiel.

En ce qui me concerne, j'ai bien aimé, dans le débat ce matin, le début de discussion autour de ce que François Jeffroy disait concernant le fait que nous sommes sans doute des spécialistes de l'activité. **Est-ce que l'analyse de l'activité est la seule source de connaissance ?**

Nous avons l'impression que si nous ne faisons pas d'analyse de l'activité, nous ne faisons pas la sacro-sainte méthode ergonomique. Dans le couloir tout à l'heure je parlais avec quelqu'un sur une modalité de réponse à un concours, je lui dis :

« Je ne ferai pas d'analyse d'activité, il n'y a pas le temps », et je lui dis que « ce n'est pas nécessaire ».

- « comment tu vas faire ? » me dit il

-« je vais travailler avec les cadres parce que les cadres ont une connaissance de l'activité. »

- « Ah oui ? Mais ce n'est pas la vraie connaissance de l'activité, ce n'est qu'une représentation partielle de l'activité. »

- « oui. Mais je pense que beaucoup de cadres de proximité ont déjà de très bonnes connaissances de l'activité. Et là où nous sommes des professionnels nous, c'est que l'on sait traduire », et j'insiste sur le mot traduire, « on sait faire en sorte de traduire des connaissances de l'activité qu'ont les gens dans les entreprises, en modèle de conception ou en idée de conception. »

Il y a beaucoup de travail pour les ergonomes aussi à écouter ceux qui connaissent l'activité et à savoir la traduire en modèle de conception et en conception. Au travers d'autres sciences humaines, il y a d'autres approches de la connaissance de l'activité et ça ne passe pas toujours par cette espèce d'observation qui dure des jours et des jours, qui oblige à faire un rendu d'analyse d'activité.

Je trouve que le modèle unique est encore très lourd et très prégnant. **Autant je me sens professionnelle qui sait travailler avec l'activité**, pour l'introduire dans la conception, dans les conséquences pour la santé, **autant je ne me sens depuis longtemps plus obligée de faire l'analyse** avec le modèle et toute sa lourdeur. »

François Daniellou

« Attention à ne pas construire entre nous des rumeurs : Dire que l'ergonomie de produit n'est pas en odeur de sainteté, ce n'est juste pas vrai. Le centre d'ex France Télécom à Rennes et à Lagnion est un des principaux employeurs d'ergonomes, il y a des gens dans la salle qui travaillent au centre de recherche de Renault, qui font de la conception de voitures ultra pointue avec des expérimentations cognitives, précises, etc. Lors de la réunion sur l'information que la SELF avait organisée au mois de novembre, il y avait Isabelle Lambert qui exprimait le point de vue de la conception de produit, Damien

Huyghe gagne une partie de sa vie en faisant de la conception de produit. Dire qu'on ne veut pas de la conception de produit, ce n'est pas vrai. »

Damien Huyghe

« J'entends bien, je mettais en exergue les points qui ressortent le plus, si la question revient c'est quelle n'est pas clairement élucidée. Ceci rejoint certainement ce que disait François Jeffroy sur le fait qu'on « oublie » ce qui s'est fait avant nous. Par exemple, tout l'intérêt de la journée Laville-Queinnec pour moi, c'est que ça m'a permis de revoir les classiques de l'ergonomie sous un autre angle et de pouvoir remettre le travail de nos prédécesseurs dans le contexte historique et social. Vous maîtrisez cette histoire là pour l'avoir en partie vécue. Moi, je suis de 1968, autant dire que les discussions sur le syndicalisme, l'émergence des points de vue en ergonomie, ... je ne marchais pas quand ça a commencé. Et encore, je commence à faire figure de vieux croûton par rapport à ceux qui sont sur les bancs de l'université. D'où la constante nécessité de rappeler ce qui s'est fait, comment et pourquoi ; et surtout ce qui ne s'est pas passé ».

Jacques Leplat

« Moi je voudrais revenir sur deux points. Le premier point, j'aimerais bien poser une question à mes collègues qui s'occupent d'enseignement. Il me semble que le problème d'enseignement de l'ergonomie en tant que discipline pose des problèmes qui sont très difficiles.

De mon jeune temps, c'est-à-dire il y a très longtemps, quand l'ergonomie commençait à naître, on voyait dans la société d'ergonomie des gens qui s'affichaient médecins, physiologistes, psychologues et puis petit à petit, l'ergonomie a pris de l'autonomie en tant que discipline. Ma question est de savoir **quels sont les rapports de l'ergonomie de maintenant avec les anciennes disciplines**. Par exemple, quels sont les rapports de l'ergonomie avec la psychologie, avec la physiologie, toutes ces différentes branches ?

Il me semble que l'originalité de l'ergonomie est de faire l'articulation des apports de ces différentes disciplines quand on aborde un problème concret. Le problème concret n'est pas disciplinaire, il a toujours des facettes multiples. On l'aborde de plusieurs façons qu'il faut agencer. Pour résumer ce premier point, **qu'est ce que le savoir ergonomique ?**

Quand je vais enseigner l'ergonomie aux étudiants, que vais-je leur enseigner ? Vais-je leur faire un petit cours de psychologie, un petit cours de sociologie, ou bien suis-je à un stade où l'ergonomie a intégré les types de situations dans lesquelles elle va dire : « voilà dans ce type de situation il y a un aspect sociologique prédominant, c'est par là qu'il faut commencer, après il y a un aspect psychologique » ?...

La deuxième remarque est à propos de l'activité. **L'activité, c'est un concept que l'on trouve dans beaucoup de disciplines**, notamment en psychologie. En psychologie nous avons des théories de l'activité, il y en a une que certains collègues développent beaucoup maintenant, c'est la théorie de l'activité qui trouve son origine dans la psychologie russe, soviétique comme on disait avant : Vygotsky, Leontiev, ...

J'ai beaucoup travaillé au départ avec la notion de l'activité de Leontiev, l'activité, la tâche, etc. Il y a des concepts qui n'ont pas d'histoire, celui-ci en a une un peu technique et quand on parle d'activité, ce concept, en général on l'appauvrit. Dans le concept d'activité de Leontiev, il y avait trois niveaux :

- 1 l'activité (les motifs),
- 2 l'action qui se définit par un dû,

3 l'opération, ce qu'on met en œuvre pour réaliser l'action.

Nous n'avons gardé de tout ça que les deux étages du bas, mais l'étage du haut, c'est-à-dire les motifs, ce qui fait que nous agissons, pourquoi nous agissons, les motivations, les finalités propres, l'ergonomie l'a souvent mis un peu de côté.

Je trouve que maintenant il y a une évolution, la psychodynamique, des gens comme Clot qui ont le mérite d'avoir mis en valeur cet aspect là et de montrer comment ils pouvaient éclairer un certain nombre de problèmes du travail. »

François Hubault

« Deux points pour réagir à l'observation de Jacques Leplat. Pour moi, **un des points de régénération très important de l'ergonomie récente vient des travaux de Clot**. Ce qui s'est joué dans la psychologie du travail autour de Yves Clot, produit des concepts, des contenus et des interpellations extrêmement puissantes vers l'ergonomie. Par exemple, **l'idée que l'activité ne se limite pas à ce que les gens font mais aussi au deuil qu'ils ont à faire de ce qu'ils auraient voulu**, ça renvoie à quelque chose de très important par rapport à la possibilité que ça s'observe. Parce que ce qu'ils auraient voulu faire, ça ne se voit pas.

Ça pose des questions de méthodes fondamentales sur la possibilité même de parler de l'observation de l'activité. Je pense que nous sommes renvoyés là à une réinterrogation de ce qu'on appelle l'activité quand on dit que c'est le travail.

Je pense qu'il y a un leurre en ergonomie dite de l'activité qui consisterait à faire croire qu'il y ait un accord sur et qu'il y a un enjeu essentiel à régénérer cette question en terme de débat. Une des raisons du rapport avec une des sciences mères qu'est la psychologie, c'est par exemple cette dimension là.

Ce qui s'ajoute à ça, qui je pense n'existait pas autant au début, - moi j'ai connu l'ergonomie par le biais d'un passeur qui est car plutôt que Wisner que j'ai connu ensuite et qui était pour moi important aussi -, c'est le poids de ce qu'on appelait les sciences sœurs par rapport aux sciences mères. Je crois qu'aujourd'hui dans les évolutions, une grande partie vient de ce qui se joue aux frontières de l'ergonomie dans des rapports collatéraux engagés dans des interventions. Pour ce qui m'occupe : tout ce qui se noue dans une relation avec des problèmes de gestion, d'organisation, des problèmes économiques, de management. Je parle là de ce qui fait que ma sensibilité, mon parcours à moi m'a fait privilégier cet aspect là mais il y en a d'autres évidemment.

Je crois qu'aujourd'hui un des éléments d'évolution et donc de situation de l'ergonomie renvoie à cette frontière latérale des sciences sœurs. »

François Guérin

« J'ai vécu dans un milieu protégé quand j'étais au CNAM. Je crois que j'ai pratiqué l'ergonomie quand j'étais au CNAM et je crois que je savais ce que je pratiquais. Je crois également que je n'avais pas trop de problème sur mon identité professionnelle. Je crois que j'avais aussi la possibilité de trancher dans la réalité pour que la réalité dans laquelle j'intervenais soit à peu près cohérente avec le milieu dans lequel j'enseignais et je contribuais à la recherche.

Et puis je suis passé dans un autre milieu et je pense que c'est ce qui va vous arriver ou ce qui vous est arrivé. Je suis passé à l'ANACT : ce n'est pas le même lieu, ce n'est pas le monde du conseil, ou alors celui du conseil public, je ne sais pas bien.

Quand je suis arrivé dans ce lieu, après un moment de pratique, j'ai souvent dit que je ne savais plus qui j'étais. Je ne savais plus qui j'étais car les objets sur lesquels je travaillais,

je ne pouvais plus me permettre de les découper comme je les découpais quand j'étais dans le labo de Wisner.

Ce sont ces questions qui viennent d'être évoquées par Jacques Leplat et François Hubault. Finalement je pense que l'ergonomie est une discipline aux inspirations multiples. Jacques Leplat évoquait des disciplines mères, François Hubault parle des disciplines sœurs, il me semble en tout cas, et j'ai été contraint d'aborder des sujets sur lesquels, je pense, je n'avais pas de maîtrise.

Et là c'est une question que je renvoie encore aux enseignants. Comment aujourd'hui est-il possible que l'enseignement d'une discipline, d'un art -je ne sais pas comment le qualifier- soit susceptible d'intégrer le fait que les objets sur lesquels les gens vont travailler quand ils seront des professionnels, seront relativement différents de ce à quoi fait référence cette discipline ? »

6^{ème} thème « visibilité extérieure, qui sommes nous ? »

Damien Huyghe

« je n'oublie pas ta question, mais je vais lancer un nouveau thème autour de points qui ont été évoqués à différents endroits : quand Jean-Claude Spérandio disait qu'il « traçait » ses élèves, que font les autres DESS là-dessus, quelles statistiques avons-nous sur la profession, sur la communauté ? Il y a 2 mois, « cadre on line » titrait dans un des ses articles « en France, il y a 350 ergonomes » ; personne ne lui a signifié qu'il se trompait d'un zéro.

Quelle est la visibilité de l'ergonomie ? Pourquoi ne fait-on pas de la publicité ? Où sommes-nous présents ? Pourquoi la SELF, le SNCE ne se coordonnent-ils pas ? Quand François évoquait le fait d'avoir des actions professionnalisées, il me semble que c'est une image parfaite de la professionnalisation. Deuxième sous thème : les débouchés, l'évolution du métier en terme du nombre de cabinets, sommes-nous sur la pente descendante ou pas ? Est-ce que les jeunes ergonomes sont voués à ne pas trouver de l'emploi ?»

François Jeffroy

« J'aimerais prolonger ce que j'ai dit tout à l'heure et compléter un petit peu la précision apportée par Jean-Claude Spérandio. La SELF, en 1963, était le seul regroupement d'ergonomes dans les pays de langue française (France, Belgique, Suisse, Québec), en 2003 ce n'est plus le cas. Nous avons eu une discussion lors de la dernière assemblée générale de la SELF sur son évolution. Cette évolution est aussi à réfléchir au niveau national, mais la SELF n'a pas la prétention de représenter les ergonomes de France, ce n'est ni une prétention ni de fait une réalité... »

Damien Huyghe

« A qui alors revient le devoir, le droit de représenter l'ergonomie ? »

François Jeffroy

« Moi je ne formulerais pas la question comme ça. Partons du constat qu'il y a différents endroits où les gens se regroupent pour construire des choses ensemble et voyons si des collaborations peuvent être engagées. Tout ça c'est en train d'être construit, deux exemples :

- nous avons discuté avec Pierre Nahon, le GEDER va demander le parrainage de la SELF pour son congrès et je pense que c'est une occasion de rentrer en discussion pour voir s'il n'y a pas des choses à faire ensemble.
- Le GRAPE (Groupe de Recherche Appliqué en Psychologie Ergonomique de la Société Française de Psychologie) organise en Septembre Octobre une manifestation, ils ont demandé le parrainage à la SELF, on leur dit, « d'accord pour vous parrainer mais on voudrait vous rencontrer pour voir ce que vous faites, pourquoi vous avez éprouvé le besoin de créer ce groupe de recherche psychologie appliquée en ergonomie dans la SFP et pas à la SELF ». Le positionnement est dans la discussion.
- Il y a un certain nombre d'associations thématiques, d'associations régionales, la Self avait déjà des relations avec ces groupements qui par délégation organisaient les congrès, le RESACT avait organisé un congrès à Toulouse. Ainsi, la question est de savoir comment on peut se mettre ensemble pour travailler sur des questions.

Sur la question : qui les représente ? Pour moi, il faut monter des coopérations sur des questions particulières, sur la question de l'enseignement et la formation des ergonomes, la position de la SELF est de trouver des partenaires pour travailler sur des questions. »

Marie-Christine Le Port

« C'est vrai qu'aujourd'hui, on embauche un peu moins au niveau des cabinets de consultants mais on embauche encore. S'il y a une crise, il ne faut pas penser que c'est une crise des cabinets d'ergonomie, c'est une crise du consulting. Il ne faut donc pas être trop alarmiste.

Là où je suis plus inquiète et où nous avons des indices de fragilité, ce sont :

- les prix de journée n'ont pas augmenté en vingt ans, et donc ont baissé. Il faut peut-être en chercher les raisons, il y a encore un avenir sur le consulting.
- On parle beaucoup de concurrence entre les cabinets mais ça n'est pas un vrai problème. Je pense qu'à une époque tous les cabinets qui s'ouvraient contribuaient plus à ouvrir des niches d'intervention ce qui était vraiment intéressant.
- La vraie concurrence n'est pas entre les cabinets, mais le danger est chez ceux qui disent faire de l'ergonomie, qui ne sont pas ergonomes et qui la vendent quand même et c'est une autre forme de vulnérabilité. »

François Daniellou

« On ne peut découper la résolution des problèmes en autant de domaines qu'il y a de problèmes. Les questions relatives à « faire avancer les forces d'enseignement en ergonomie », ça ne peut pas être que les enseignants qui s'occupent de ça. Dire que les questions de développement des cabinets, ce serait seulement les syndicats qui s'occuperaient de ça, ça ne peut pas marcher.

On sent bien que sur les questions d'enseignement, nous avons besoin de prendre le ministère de l'enseignement et de la recherche en sandwich entre le ministère de l'industrie et le ministère du travail pour faire avancer les choses. Il y a tout un processus de réseau à mettre en œuvre pour faire du lobbying, mais il faut que ça soit coordonné.

Si un accord intervient entre la SNCE et la SELF pour se dire qu'il faut se répartir les tâches pour faire des choses, là, ça aura vraiment une force de frappe très importante. »

François Jeffroy

« Nous sommes en train de prendre rendez-vous avec Pascale Fraigneau pour avoir un échange SELF – SNCE. »

Damien Huyghe

« Petit retour sur le « SVP (questions écrites) », la salle nous demande de « mieux » répondre aux questions [...]. Catherine Teiger me disait hier ou avant-hier : « je suis fascinée de voir que les questions que nous avons posées il y a 20 ans sont toujours là. ». Je reprends quelques questions directes :

« Comment on fait quand on sort », « Quand sait-on qu'on est à peu près ergonomiste », « Quand peut on se retourner sur ce qu'on a fait ? Comme se créer des parrains/marraines ? » [...]

Solange Lapeyrière

« A quel moment est-on un ergonomiste ? A quel moment est-on un bon professionnel ? A quel moment est-on un bon professionnel de quoi ?

Je dirais que c'est un peu les trois questions qu'on se pose quand on intervient dans le champ conditions de travail, conceptions et autres. C'est-à-dire qu'effectivement, on sort d'une formation qui s'appelle « ergonomiste » alors on pense qu'on est un ergonomiste.

Moi, ce que j'ai senti dans l'évolution de ma profession, c'est qu'avant d'être ergonomiste j'avais aussi une autre formation, en ce qui me concerne c'était psychologue. **Je l'ai mise un petit peu entre parenthèses** parce qu'**au début** j'étais assez fascinée par l'ergonomie, tout ce qu'elle apportait, par le travail sur le terrain. Et **puis après**, quand on regarde les questions qui nous sont posées ou le type de problématique dans lequel on intervient, je me suis rendu compte que **l'ergonomie toute seule ne me suffisait pas pour répondre**. Ou bien que l'analyse de l'activité c'était bien, mais la conduite du changement, il y en avait d'autres qui avaient réfléchi : des sociologues, des psychosociologues et que quelques fois ils y avaient réfléchi d'une façon qui me convenait mieux que ce qu'avaient dit les ergonomistes. Alors j'étais toujours une ergonomiste mais j'étais devenue une consultante.

L'ergonomie, toute seule, je ne suis pas sûre qu'elle suffise maintenant à répondre aux questions auxquelles nous sommes confrontés dans la demande. Moi, j'ai le sentiment, aussi, que **la demande elle a beaucoup évolué**.

Peut-être qu'il y a vingt ans vous n'étiez pas là : à l'époque, il n'y avait pas beaucoup de demandes d'ergonomistes et on défrichait beaucoup ; on trouvait toujours quelque chose. Un des grands changements que je sens, et ça c'est **un des grands succès de l'ergonomie, c'est que l'ergonomie maintenant c'est devenu quelque chose de plus intégré**.

Il y a beaucoup de gens qui en font : les CRAM, les compagnies d'assurance, les avocats, les concepteurs, les designers... Beaucoup de gens ont déjà tout un tas de fournitures ergonomiques, il y a des logiciels qui en font, ...

L'ergonomie, c'est quand même quelque chose qui s'est bien développée. Quand on nous pose une vraie question ergonomique, ça veut dire que c'est « la question » que personne n'est encore arrivé à résoudre ou bien c'est « le truc » impossible alors...ils s'imaginent qu'on va y arriver. Ou bien, ce sont des choses qui nous arrivent par hasard ou pas tout à fait par hasard. En tous cas, moi, j'ai le sentiment, par rapport à la complexité des demandes qui nous arrivent maintenant, que je suis obligée d'aller rechercher dans d'autres branches des sciences humaines, dans d'autres méthodes, dans d'autres collaborations. De ce point de vue là, l'ergonomie a pris des amplitudes très différentes aussi.

« Comment répondra-t-on dans le futur aux questions qui nous sont posées ? » Moi, l'entrée dans le XXIème siècle je l'ai faite avec deux ans d'intervention sur le harcèlement moral : ce n'est pas dans les méthodes traditionnelles de l'ergonomie que j'ai puisé pour y aller. Et pourtant, ce n'est pas par hasard que cette demande soit arrivée là : c'est que **nous avons à la fois une connaissance de ce qui se passe au travail**, des relations dans le travail, **d'une certaine forme d'écoute** de ce qui s'y passe pour pouvoir aussi intervenir là. Mais il n'y a pas à s'en glorifier, j'ai appris un jour que c'était l'APAVE qui avait été

sollicitée sur des questions de harcèlement moral. Je ne sais pas comment cela leur est arrivé mais ça leur arrive aussi : il y a des cheminements qui sont quand même assez étonnants. La question était : « quand est-ce qu'on est un ergonomiste ? ». Vakan disait qu'on est psychanalyste quand on s'y autorise, et peut-être que pour l'ergonomie, il y a aussi quelque chose de cet ordre-là. »

Damien Huyghe

« Les dix ans qui viennent, c'est quoi ? »

François Hubault

« Quand est-ce qu'on est un ergonomiste ? » c'est quand on le sent, ça se sent. Au bout d'un moment, on sent qu'on habite un regard, qui s'appelle incidemment regard ergonomique, c'est très clair. Cela n'empêche pas ensuite que des questions viennent mais elles viennent à partir de là, elles viennent réinterroger cela.

Les grands rendez-vous ?... à mon avis aujourd'hui, on a plus un déficit dans le registre de la conceptualisation, dans le registre de la construction des problèmes que dans le registre des connaissances nécessaires. Je ne dirai pas que cela ne compte pas mais je pense que **de plus en plus, nous sommes confrontés à des terrains où les questions ne sont pas formatées d'avance, sont extrêmement éparses, pas constituées et où l'activité de conseil** (et ce n'est pas spécifique à l'ergonomie) **consiste à les construire comme questions**, c'est-à-dire à développer des problématiques.

Il me semble que cela demande un outillage de type philosophique, de type épistémologique et de type politique qui est de plus en plus, me semble-t-il, le cœur de la compétence de métier ; si on admet que l'ergonomie est un métier d'intervenant.

Deux précisions : l'ergonomie étant la manière par laquelle il intervient, mais le métier peut être l'intervention elle-même, c'est-à-dire l'intention de transformation avec le levier du travail comme enjeu, à la fois comme mire et comme ressource.

La formation, de mon point de vue doit essayer de développer cette intelligence à la fois conceptuelle et politique qui consiste à savoir construire des ressources de transformation, construire des leviers, ce que j'appellerai donc une profession d'intelligence rusée pour reprendre un vocabulaire issu d'ailleurs, mais c'est cette capacité tactique. Cela suppose d'avoir une vision.

L'autre jour, Nicole Vézina disait qu'on **enseigne** surtout une vision et je crois que c'est assez juste, **une manière de se projeter**. Cela doit s'appuyer sur une compréhension de la manière dont les questions se construisent. On parlait des T.M.S., je pense qu'il y a une vision ergonomique sur la manière dont les T.M.S. émergent ; ce qui fait écho à une vision sur la manière dont la création de valeurs se produit dans le système économique ; Ceci se développe ensuite et rencontre les professionnels qui ont des choses à dire là-dessus.

Pour moi, c'est ça de plus en plus ce qui va devenir l'enjeu du métier. Et, de ce point de vue là, je crois que nous avons tout un chantier qui s'ouvre en terme de formation continue des ergonomistes dont, pour ce qui m'occupe, on va prendre notre part évidemment ; mais précisément autour de cette question de l'intervention comme le cœur du métier avec un double point :

- cet axe du développement conceptuel, c'est-à-dire le travail réflexif sur l'analyse des pratiques en tant qu'elles nécessitent de l'ordre conceptuel,
- et puis une dimension, que je crois les ergonomistes ont complètement abandonnée au départ bizarrement c'est un travail sur soi.

Il est assez extraordinaire que les ergonomistes qui sont des agents d'intervention dans le milieu social fassent aussi peu cas d'un travail sur soi ; travail que tous les agents de ce type-là font, je dirais, presque par formation. Ce dispositif là d'accompagnement sur soi

qui est à la fois psychanalytique dans l'ordre des outillages et moral, je pense qu'il est fondamental. »

Damien Huyghe

« Quand est-on ergonomiste ? Que ferons nous dans dix ans ? Soit, mais peut-on vivre longtemps ergonomiste ? ». Ça aussi c'est une question qui rejoint ce que tu disais François, c'est-à-dire : est-ce qu'on reste dans la profession ou pas ? »

Jacques Leplat

« On peut vivre assez longtemps ergonomiste. Moi je vis assez longtemps, n'est-ce pas ? J'ai commencé l'ergonomie, j'ai suivi dans l'ergonomie, je n'ai jamais été un ergonomiste qui répond strictement aux normes de l'ergonomie mais enfin j'ai participé, oui je pense que j'ai participé à l'ergonomie. Et là, ce que je dirais peut-être en conclusion c'est ce qui m'afflige quelquefois un peu dans les discussions de maintenant : c'est toute cette opposition entre les gens qui font de la recherche, les gens qui sont dans la pratique et tout ça.

Moi, j'ai peut-être des vues un petit peu naïves mais un peu simples là-dessus : ce sont deux fonctions différentes de faire des interventions de différents types et de faire de la recherche. Faire de la recherche, qu'est-ce que ça veut dire ? Et bien cela veut dire qu'ils prennent un point de vue et ils étudient un problème de façon un petit peu plus précise et ils trouvent un certain nombre de choses, de connaissances que les gens qui sont dans la pratique vont éventuellement utiliser, mettre en œuvre, mettre en œuvre compte tenu des conditions dans lesquelles ils vont le faire. Ils ne vont pas appliquer ce que les autres ont trouvé mais ils vont s'en servir, c'est une ressource que la recherche donne à la pratique et je pense qu'il ne faut pas opposer mais qu'il faut essayer de coordonner ces gens là.

Plutôt que de faire des cases dans lesquelles il y en a qui se réunissent pour ça, d'autres pour autre chose, l'essentiel c'est d'essayer quand même qu'il y ait des communications. Moi j'ai vécu dans une période où il y avait des communications, on pouvait avoir des vues différentes mais on échangeait et ça je crois que c'est important. Echanger et ne pas s'enfermer dans sa bulle. Chacun a à apprendre des autres et si on veut progresser, chacun dans son secteur, nous avons à faire cet effort de communication.

Je voudrais aussi prêcher pour quelque chose qui est réalisé ici : qu'il y ait un stand avec des livres de gens qui communiquent un petit peu ; « communiquent », c'est-à-dire fassent savoir un peu ce qu'ils font.

Moi, qui suis un petit peu en retrait maintenant et je discutais de ça avec un collègue il n'y a pas longtemps. Il disait : « les gens qui sont dans la pratique, qu'est-ce qu'ils font ? Quels problèmes ils traitent ? Quel type de difficultés ils rencontrent ? Où est-ce que je peux trouver ça ? ». Alors quand on écoute des communications dans des journées, dans des congrès, on en a une petite idée, mais une idée qui est sans doute un petit peu faussée parce que d'abord ceux qui viennent dans les congrès, ils ne sont pas souvent représentatifs des autres. Qu'est-ce qu'ils font les autres ? Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qu'une journée de praticien ? On n'en sait pas beaucoup et peut-être que dans la pratique il y a une manifestation du contenu des professions qui pourrait contribuer à faire aussi évoluer les conceptions, les enseignements etc. ...

Voilà, je défends l'ouverture du métier [...] Et, je pense que l'ergonomiste qui est bien formé, qui va dans une entreprise, il peut aussi se créer sa fonction, Il ne va pas seulement obéir à ce qu'on va lui dire, il va aussi être actif et créer lui-même son propre travail, voilà. »

François Guérin

« Qu'est-ce qui distingue ce lieu d'autres lieux ? » François [Hubault] dit « finalement l'avenir de l'ergonomie c'est la capacité à structurer de l'intervention ». Alors, peut-être d'un certain point de vue, et, si c'est ça, il y en a plein d'autres intervenants qui interviennent sur des objets strictement identiques.

Moi, mon interrogation aujourd'hui, ceux sont mes repères identitaires, ce qui me distingue des autres. Qu'est-ce qui fait que éventuellement cette intervention que je serais capable de structurer ou la problématisation sur laquelle je dois travailler, qu'est-ce qui la distinguera de celles que feront d'autres qui sont d'origines disciplinaires différentes ?

On peut considérer que tout cela n'est pas gênant, et en même temps, je me dis si tout cela n'est pas gênant, qu'est-ce qui fait que ce lieu ne s'ouvre pas à des gens extrêmement différents susceptibles d'intervenir sur les mêmes questions, sur les mêmes objets et éventuellement pour arriver au même type de résultats dans le changement ; si l'une des questions est l'accompagnement du changement et si là il y a des connaissances concernant l'accompagnement du changement qui sont trans-disciplinaires ?

François Jeffroy

« Je voulais juste revenir sur les dix ans à venir. Moi, ce qui me semble important de prendre, d'intégrer, c'est le fait qu'au début des années 80, il n'y avait pas beaucoup d'ergonomes et qu'aujourd'hui dans toutes les grosses entreprises (Peugeot/ Citroën, EDF, France Télécom, ...) il y a eu création d'emplois pour des ergonomes, correspondants facteur humain... Il y a aussi un tas d'endroits où l'ergonomie s'est inscrite dans les procédures des entreprises, et cela je pense que c'est aussi très important. Il y a une certaine satisfaction à voir où en est globalement la profession aujourd'hui en terme de pénétration dans les entreprises.

Dans les industries à risque, SEVESO ou sites nucléaires il y a un gros potentiel d'emploi. Un certain nombre d'ergonomes est appelé, comme les ingénieurs et les autres métiers, à évoluer dans sa pratique professionnelle, sa carrière professionnelle pour peut être ne plus être ergonomes. Cela aussi c'est la vie professionnelle. »

7^{ème} thème : le devenir des journées, et après les 10 ans ?

Damien Huyghe

Merci à tous. Il nous semblait important d'aborder un dernier thème : ceux qui sont habitués aux journées de Bordeaux n'ont pas manqué de constater qu'il n'y avait pas l'éternel : « Qu'est-ce qu'on fait l'année prochaine ? ». C'est donc une question qui a émergé parmi les gens qui sont proches de l'équipe organisatrice : « Que deviennent les journées de Bordeaux ? ». Moi, je voudrais qu'on prenne le temps qui reste, en fonction des disponibilités de chacun pour en parler. Soyons clairs : les gens qui organisent les journées le font depuis un certain nombre d'années et n'ont plus nécessairement l'envie de poursuivre l'organisation. La question est posée : « Y aura-t-il une onzième journée ou pas ? Que deviennent les journées de Bordeaux à moyen terme ? »

François Daniellou

« On va peut-être mettre un bémol. Ce qui est vrai c'est qu'en préparant ces journées, l'équipe qui les a préparées s'est posée la question de savoir si 10 ce n'était pas un bon chiffre et que ce n'était pas le moment d'arrêter. Elle s'est posée la question, aucune décision de ce genre n'a été prise avec le fait que c'est beaucoup de travail, qu'on en a fait une certaine quantité. Et donc, nous avons évoqué cette possibilité dans les

couloirs. La réponse que nous avons eu systématiquement : « ça n'est pas possible », ce qui est bien gentil évidemment mais ce qui consiste dans un premier temps à prescrire à l'équipe locale une poursuite de prendre ou de ne pas prendre évidemment. Une autre manière d'envisager les choses, c'est de se dire que des choses peuvent continuer mais avec des évolutions. Bien évidemment, cela ne va pas se décider aujourd'hui, mais c'est tout à fait intéressant d'écouter ce que peuvent être les réactions de la salle puisque tu as provoqué les choses un peu plus que prévu.

Si on imagine cette question, on peut imaginer plein de choses, on peut imaginer que le comité d'organisation soit au-delà de la cellule bordelaise, on peut également imaginer de revenir à ce qui s'était discuté en présence de Wisner, c'est-à-dire une idée de rotation de l'organisation. Ce qui est clair c'est que rien ne se décidera dans l'amphi mais c'est intéressant de poursuivre ce débat que tu as provoqué. »

Léonard Querelle

« Merci. La première chose que je souhaitais faire, c'était porter une remarque de la part des étudiants qui félicitent les organisateurs de leur avoir donné un peu plus la parole cette année. Malgré tout, j'ai l'impression qu'on est dans une phase proche de la crise d'adolescence avec deux héritages à gérer : l'ergonomie et le métier d'ergonome. Dans cette transmission, les « grands-parents » sont peut-être plus à l'écoute des enfants que ne le sont les parents. C'est le reflet de ce qui s'est passé aujourd'hui durant la table ronde [...] Il y a peut-être un clivage finalement entre des discussions internes à la table ronde et les étudiants. D'une part, parce que ce n'est pas évident de connaître dix ans de l'histoire de l'ergonomie comme ça et d'autre part le fait que lorsqu'il y a des choses dites devant une assemblée, il faut intégrer le fait que cette assemblée ne comprend pas forcément tout ce qui se dit, tout ce qui se joue dans les débats entre les différents acteurs. Peut-être aussi que le devoir ou l'objectif pédagogique des journées n'est plus clairement visible dans ce type de discussion. François parlait effectivement, ou plutôt soumettait l'idée, d'une évolution des journées en donnant plus la parole aux juniors ou quelque chose de cet ordre-là. Mais ce n'est pas aujourd'hui qu'on va le décider. »

Damien Huyghe

« Un petit complément par rapport à la table ronde : quand je traînais mes guêtres, il y a dix ans à la SELF, je ne connaissais pas la moitié des gens qui intervenait. Ça n'était pas simple de tout interpréter. Une fois que tu sais qui est avec qui, qui a fait quoi, tu revois les questions et les réponses sous un angle différent. On n'apprend pas tout à la première conférence. »

Solange Lapeyrière

« Je ne connais pas bien le problème mais je sais que j'ai eu la chance de commencer l'ergonomie alors que j'avais déjà un certain âge. Je n'ai pas commencé l'ergonomie en sortant de mes études et de temps en temps, je me demande comment font de jeunes ergonomes pour se débrouiller de ça. Cela ne vous, nous, met pas dans des situations très confortables d'intervention.

Moi, j'ai toujours compris que les journées de la pratique de Bordeaux, c'était un endroit justement plus chaud, plus convivial, plus petit que les grandes journées de la SELF, que c'était un endroit où l'on pouvait débattre davantage, que c'était plus proche des pratiques et des interrogations des gens par rapport aux grandes assemblées.

Par rapport à ce que disait François Hubault, je me demande s'il n'y a pas quand même dans ce métier un besoin qui ressemble à ce que d'autres métiers pratiquent avec des petits groupes de la supervision. Je veux dire que quelquefois de prendre trois jours dans un petit

groupe de dix ou douze et d'échanger jusqu'au bout de ses propres problématiques, cela aurait une forme d'intérêt pour aller plus loin dans les thèmes. En général, on ne va pas assez jusqu'au bout, c'est-à-dire que très vite on reproduit les modèles Question / Réponse en cinq minutes. Et je trouve que dans les questions qui sont posées, les réponses demandent plus de temps d'élaboration. »

Damien Huyghe

« C'est ce que je disais sous une autre forme : l'intérêt d'être dans un collectif comme le GERRA où on se faisait des discussions, c'est-à-dire que tu pouvais mettre sur la table ton truc et avoir quelqu'un en face qui te causait du métier et qui te disait « fais gaffe à tel endroit, attention ».

Solange Lapeyrière

« Ce que disait François Hubault, c'était quand même que, si on voit ce qui se pratique des métiers dans l'intervention sociale et psychologique, il y a des formes d'accompagnement, de supervision de travail sur ces pratiques. Le groupe BALINT en est un exemple, et d'autres qui sont quand même plus élaborés. Je pense qu'on ne s'est jamais posé la question dans ce métier-là et quand on en a besoin on ne va pas le chercher chez les ergonomes, je pense qu'on va le chercher ailleurs.

Si l'on voit ce qui se passe aussi par rapport à un nombre de situations très dures et complexes auxquelles sont confrontés d'autres gens dans les entreprises, le fait qu'ils se prennent des coaches, des machins, etc. On peut en ce qu'on veut mais ceci veut tout de même dire qu'en ce moment les gens ont du mal à résoudre leurs problèmes dans des grands groupes.

On peut peut-être s'interroger sur des formes à développer dans cette profession qui répondraient de façon peut-être plus fondamentale en élaboration et non pas en question/réponse. Je ne crois pas qu'il n'y ait que de la connaissance à transmettre. »

Bédra Bedr

« Moi, je ne sais pas sous quelle forme et qu'est-ce que doivent devenir les journées sur la pratique. Mais, peut-être pour rebondir sur ce que vient de dire Solange, ce qui me vient comme ça, c'est qu'il faut faire attention à ne pas mélanger les genres. Pour venir justement du secteur de l'intervention psychosociale et avoir pratiqué ce genre de groupes auxquels tu fais allusion, il me semble qu'on n'est pas tout à fait sur les mêmes objectifs et ni sur les mêmes objets. Il me semble que dans les groupes de réflexion sur la pratique ou les groupes de BALINT tels qu'ils peuvent avoir lieu, qui sont mis en place, alors effectivement qui ne peuvent concerner que des groupes restreints, puisque l'étalement du dispositif doit permettre une parole qui permet de gérer l'implication de chacun dans l'intervention au-delà des modèles, des aspects d'ordre théorique ou méthodologiques. Il me semble que ce n'est pas tout à fait ce qui se joue dans les journées sur la pratique où, certes on peut encore réfléchir à d'autres dispositifs, à d'autres façons de les organiser mais où là il me semble que l'objectif est davantage de confronter des points de vue. Alors, c'est vrai, sans forcément sortir de là avec des réponses construites en terme de mise en œuvre immédiate, prochainement, ce qui est quand même un des objectifs que visent les groupes BALINT ou les groupes de réflexion sur la pratique.

Peut-être qu'à travers ce qui se dit, au travers de ce qui se traite pour la question de la participation des jeunes, c'est peut-être des formes d'organisation des journées sur la pratique qui doivent être trouvées. Ce sont des groupes de travail, mais toujours pareil en termes de confrontation des points de vue entre des plus ou moins novices et des plus ou moins experts, je n'en sais rien. Voilà, c'est un peu ce que m'évoquent ces questions-là.

Frédéric ...

« Je voudrais revenir sur la manière dont les journées ont commencé cette année qui était une manière, à mon avis, assez originale, puisque pour la première fois nous avons abordé la question du travail de l'ergonome en référence à un modèle de travail qui met le travail avec d'autres sphères d'activité dans la vie d'un être humain. Et, il m'a semblé, dans les couloirs, que ça avait pas mal ému toute l'assemblée, le fait de parler de cela parce que cela mettait à la fois en question la question de l'engagement, cela mettait aussi en question la question des valeurs qu'on défend, que cela mettait aussi en question la santé des ergonomes. Alors, personnellement je ne sais pas du tout. Je n'ai pas de réponse évidemment, pas de proposition, pas d'idée sur quelle forme nouvelle cela peut prendre, je ne sais pas. Simplement, moi, je pense qu'on ne peut pas laisser cette question-là sans un prolongement d'une manière ou d'une autre, je ne sais pas comment mais je pense que cela serait extrêmement dommage voire dommageable qu'on ait posé tout cela et que finalement il n'y ait aucun espace après pour reparler de cela alors que je crois qu'il y avait un appétit très fort pour aller plus loin.

François Daniellou

« Bien sûr, je ne vais pas répondre sur ce point. Vous avez participé à un débat où vous avez eu le sentiment de rester sur votre faim évidemment. Il s'est passé beaucoup d'autres choses que de répondre à vos questions : il s'est passé que neuf personnes et pas des moindres ont accepté de venir aux journées sur la pratique de Bordeaux pour parler avec vous. Cela veut dire qu'elles sont d'accord pour parler avec vous, dehors, plus tard, etc. et que donc cette question de débattre des pratiques avec les gens qui sont là, continuez à le faire. Et puis, il s'est passé aussi que parler c'est faire et que vous l'avez perçu ou pas. Il y a eu des négociations dans tous les sens là, voilà ce qui s'est passé. Il y a eu des préparations d'actions futures, il y a des choses qui vont se passer, qui vont se continuer dans la structuration de la profession et sans doute dans le sens de tisser des liens, de tisser des réseaux, de tisser des fils : François Jeffroy a commencé à dessiner le paysage. Et, je ne dis pas du tout que c'est ce débat qui le fait, c'est que ce débat est un des moments dans cette volonté de beaucoup de gens actuellement de créer des alliances, de créer une structuration de la profession un peu par subsidiarité, c'est-à-dire en laissant chacun faire ce qu'il fait de mieux et en faisant faire par d'autres ce que d'autres font mieux. Alors, voilà, vous n'avez pas eu de réponse à vos questions parce que toutes les questions n'ont pas de réponses mais il s'est passé des choses.

Je voudrais remercier beaucoup les intervenants qui ont participé à cette table ronde. Je voudrais remercier tous les participants et puis vous inviter à continuer à discuter et à continuer à interpeller alors soit les gens qui sont là ou d'autres qui ne sont pas là et que vous aimeriez interpeller. Ne croyez pas que les ergonomes les plus expérimentés prennent mal le fait d'être titillé sur ces questions, simplement quand il y en a beaucoup, on ne peut pas répondre à toutes. Prolongez la discussion et puis pour ce qui est des journées : à bientôt pour de nouvelles aventures. »